

**Deux extraits de**  
***Katarinas sovjetiska upplevelser***  
***(Les impressions soviétiques de Katarina)***  
**de Maria Zennström**  
**(Albert Bonniers förlag, 2001)**  
**Traduits du suédois par Esther Sermage**

**PREMIER EXTRAIT**

**(pages 28-38)**

*Le vieux pont de chemin de fer de l'Okhta est fait de vastes arcs, de fer noirci, de rivets. Flanqué de passerelles piétonnes au plancher de bois.*

*Dans quel sens notre wagon le traverse-t-il ? Soit c'est moi qui suit l'ingénieur complètement ivre, soit c'est elle qui m'accompagne chez moi.*

*— Mon bureau. (L'ingénieur désigne l'immeuble gris clair au pied du pont.)  
On y passe notre temps à calculer comment on va ANÉANTIR LES SUÉDOIS !*

*L'éclat inopiné a rebondi contre les murs du tramway, et réduit au silence un passager après l'autre. Je fais un large sourire de connivence ; prête à emboîter toutes sortes de pas, parce que l'ingénieur me plaît.*

*Le contenu du braillement suscite réflexion parmi les voyageurs. Rien d'atténuant dans ses échos. Non, on ne peut décidément y déceler aucune trace de plaisanterie.*

*Quant à l'ingénieur — toute communication est rompue. Finalement, une femme relativement jeune assise en face de nous n'arrive plus à contenir ce qui fermente et gonfle en elle.*

*— Taisez-vous, femme insensée ! s'écrie-t-elle, décrispant le wagon tout entier.*

OKHTA

*L'ingénieur*            (*parent éloigné*)  
*Elsa*  
*Sacha K.*                (*connaissance*)  
*Andrei*                 (*cousin*)

DERRIÈRE LA MAISON, un terrain en désordre. L'herbe pousse haut, des aires de jeu ; un petit bâtiment aveugle en pierre. Un jour, j'étais devant, sur un banc, lorsqu'une dame en manteau taché s'est assise à côté de moi. Elle m'a demandé avec curiosité où j'habitais. Je lui ai montré la maison d'Elsa.

— Combien de pièces a la tante ? — Trois.

— Elle vit toute seule dans trois pièces ? *Eto khorocho...* dit la dame en secouant la tête avec admettance. Elle-même habitait un deux-pièces avec sa sœur dans le même immeuble.

— Bien aussi, dit-elle.

Je suis contente de faire des commissions dans la zone autour de l'immeuble. Je prends le seau à ordures, je vais aux containers puants placés en retrait du sentier à mi-chemin de la crèmerie. À six sept mètres de distance, des pigeons s'envolent de gouffres rouillés. Je regarde où il y a de la place. Je pose le couvercle en plastique sur le sol, et d'une volée, je balance nos déchets : pas mal de pelures de pommes de terre, quelques boîtes de conserves. Il faut faire en sorte que le papier journal imbibé au fond du seau se détache du même coup.

Une allée piétonnière goudronnée longe le quai.

De l'autre côté du fleuve s'étend Smolny.

Derrière moi, un escalier monte vers la haute barre d'immeubles résidentielle et ses boutiques au rez-de-chaussée. Des garçons sont assis sur les marches, vers l'eau. Ils pêchent à la ligne.

La grève est sinueuse et pleine de détritits. Certains marcheurs sortent leur chien, mais il y a aussi des promeneurs isolés qui avancent à pas lents, en plein jour.

Elsa a le col relevé. Je tourne fébrilement la tête à droite et à gauche. Nevsky est décoré pour le nouvel an. Un épais manteau de neige souple recouvre le jardin de Catherine, et les enfants courent le long de l'ample promenade. Les adultes, aimables, quelques uns assis sur les bancs dans le froid cinglant.

Elsa dit qu'en vue des fêtes, on a dû mettre de belles marchandises en circulation.

Des hommes et des femmes venus de la campagne restent souvent plantés sur le trottoir sous les arcades jaune sale de Gostiny, l'air misérable. Je dis : aujourd'hui, ils paraissent dignes, et leurs bottes de feutre me semblent excellentes.

Dans la foule qui se bouscule aux comptoirs, des rires de femmes.

Des rue inconnues sur l'île Vassilev. Pénombre. Il est autour de neuf heures. Le froid est si rude qu'on en ressent les affres de la mort. De larges rues droites et désertes, le vent s'y engouffre. Quelques rares personnes vêtues de couleurs sombres rasant les bâtiments, le souffle court, recroquevillés. Je me dis : vite, arriver au métro, descendre à l'abri. Les gens que je vois me semblent tous mal habillés pour affronter le temps. Des silhouettes raides, rembourrées autour du cou et de la tête. Une jeune femme en fourrure blanche, tête nue, débouche dans la rue. D'une beauté chatoyante, ses cheveux bruns attachés, elle tient un enfant par la main. Je la suis du regard aussi loin que possible en tournant la tête, je m'arrête. Elle a le maintien noble et marche sans hâte d'un pas dégagé. S'arrête avec aisance pour attendre l'enfant. Elle porte des moufles, rien dans les mains. Contemple tranquillement une vitrine.



Au bout de Nevsky. Seul sur le trottoir à vingt-cinq mètres de nous se dresse un homme vêtu d'un manteau clair et d'un béret, tourné vers la rue. Quelque chose de fort, d'incontrôlé, se trame en lui, dans tout son corps. Il regarde en l'air, grimace péniblement contre les rayons piquants du soleil, comme s'il parlait dans ses pensées. Il semble vouloir trouver son équilibre à l'aide de ses bras.

— Quel type bizarre, dis-je.

— Très bizarre, répond Elsa. Puis elle dit : Mais c'est Sacha. SACHA !

UN GARÇON peint une porte grise en marron. Le large montant de droite est déjà presque tout brun. Il applique la couleur de haut en bas, le long des lattes. Il se tient debout sur une échelle, muni d'une longue brosse ronde. Le pot de marron est posé sur le trottoir.

Duvet blanc répandu dans l'atmosphère. La zone est saturée d'une odeur douçâtre artificielle. Il fait si chaud que les talons s'enfoncent dans le bitume.

Le trolleybus bondé se traîne lourdement. L'air y est âpre et épais, pauvre en oxygène. Les plus âgés s'éventent à l'aide de journaux repliés.

Le chauffeur conduit, la vitre ouverte, et de grandes taches sombres s'étalent sur sa chemise. L'odeur de son papiross pique le nez. Le léger tissu à fleurs des robes colle aux corps des femmes.

Je m'agrippe à la barre au-dessus, tournée vers la vitre. La sueur coule à l'arrière de mes cuisses, elle se refroidit à mes chevilles. Un derrière de femme mou contre le mien. La poitrine pointue d'une autre frôle mon aisselle à chaque secousse. Deux personnes discutent tout bas, juste à portée de mon oreille. Je sens des poils. La sueur des autres.

Un jour, Andreï m'accompagne en ville, à Gostiny Dvor. À chaque fois que nous nous apprêtons à franchir le rebord surélevé d'un trottoir, il soutient mon coude de sa paume.

Depuis, je ressens une forte excitation.

Au crépuscule, j'ai vu par la vitre du bus sur l'un des petits ponts de Nevsky une fille en manteau bleu marine, une queue de cheval dressée sur la tête. Elle portait des gants blancs. Contre sa poitrine, elle tenait un brin de muguet.

---

Un soir, je monte dans le 174, rue Vosstaniya. Nous étions nombreux à attendre et nous nous serrons à l'intérieur. Je me retrouve au beau milieu d'un groupe d'écoliers à l'avant du bus, près de la vitre droite. C'est agréable d'être debout parmi eux. Ils ont autour de douze ans, sont un peu plus silencieux, paraissent légèrement plus jeunes que les enfants suédois du même âge. Les filles font bande à part, messes basses. Quelques garçons sont rassemblés juste devant moi. Je regarde au dehors. J'aime parcourir ces rues sombres, arriver petit à petit à destination. Magasins à pain et cafétérias sont déjà fermés, il est huit heures passées. Nous atteindrons bientôt le pont de l'Okhta.

Je ne sais pas exactement à quel moment je sens une autre main qui se tient également à la barre au-dessus de la mienne. C'est toujours difficile de déterminer si ce genre de chose est intentionnelle ou pas. On dirait une main de femme. Un attouchement délicat, une sensation de chaleur.

Maintenant, j'aperçois le propriétaire de la main. Un écolier, il fait partie du groupe, mais ne participe pas à la conversation, il ne fait que dire un mot de temps en temps. Je comprends que je me suis trompée, j'en éprouve de la

gêne, c'est peut-être moi qui colle ma main à la sienne et je l'éloigne un peu.

À la secousse suivante, sa main rejoint la mienne. Alors que je perçois le léger contact, je suis saisie par la grâce du garçon. Il regarde par la fenêtre. Un jeune homme en miniature. Des cheveux bouclés, de larges épaules. L'air très grave. Douze ans ?

Pendant le reste du trajet, nos avant-bras reposent l'un sur l'autre. Nos épaules se rencontrent à quelques occasions. Je ne peux pas m'empêcher de l'admirer, il est très beau. Il ne croise jamais mon regard. Les mouvements de foule dans le bus nous séparent à plusieurs reprises, puis nous nous retrouvons à nouveau.

À l'approche de mon arrêt, je me demande fébrilement quoi faire. Lui chuchoter quelques mots, un lieu, une heure ? Lui glisser mon numéro de téléphone sur un bout de papier. J'ouvre mon sac et je fouille dedans.

En descendant du bus, je jette un coup d'œil à l'intérieur par la vitre. Il regarde ailleurs.

**DEUXIÈME EXTRAIT**

**(pages 137-143)**

Devant le dépôt de tramways, j'aperçois quelque chose qui remue dans le bric-à-brac parmi les hautes herbes du terrain. Un chaton solitaire à l'allure de rat, bien trop petit, prématurément séparé de sa mère. Je passe presque une heure accroupie sur le trottoir, la main tendue à travers le grillage, en attendant qu'il ose enfin s'approcher suffisamment pour que je puisse l'attraper par le dos. Aussitôt sous mon blouson, il se met à ramper, s'enfonce sous mes habits, le museau et la langue appuyés contre le tissu, contre ma peau.



*Solianka est étrangement déserte. Il y fait pourtant frais. Au bout, dans une sorte de vieille villa, se trouve un café. On y respire la propreté. Je descends au sous-sol, dans la pénombre où il fait bon. La gérante a les cheveux noirs, elle semble presque surprise de me voir et ne parvient pas à se montrer parfaitement désobligeante. Je commande ce qu'il y a au menu, du poulet rôti fumant, du café turc bien noir. Les deux étages sont vides à part nous, un ventilateur tourne sur le comptoir.*

NOUS FÊTONS UN MARIAGE

*Yeni* (Américaine)  
*Sacha*  
*Le maître* (metteur en scène de théâtre, notre maître)  
*Lev Grigorevitch, Liouva* (hypnotiseur)  
*Manana* (étudiante comédienne)

YENI a un blouson en cuir lisse et chaud. Le soleil se couche derrière sa tête, les rayons de lumière pâle se concentrent sur les contours de son abondante chevelure brune américaine. Elle roule une cigarette, assise à genoux sur le sol. Ses dents sont un peu obscurcies par le tabac. Lignes bistres dans l'herbe ; forêt sombre autour du pré déteint. Nous avons apporté du café. Sacha tente d'allumer un feu.

La misérable vie du chat Rat est condamnée à l'infortune. Yeni et Sacha m'ont raconté que, surexcité, il s'était faufilé juste en dessous d'une casserole de macaronis que Yeni lui préparait. Le récipient a basculé et le chat a été ébouillanté. Une épaisse croûte recouvre la moitié de sa tête, laissant dépasser quelques malheureux restes d'oreille.

Tard un soir d'automne. De l'autre côté de la cloison, Yeni et Sacha font leurs adieux ; il part à Alma-Ata. J'ai ouvert la fenêtre d'aération ; le Rat se tient dans l'ouverture. Je me déplace dans la pièce ; lorsque je le cherche du regard, il a disparu. Je comprends que ce que j'ai entendu était le raclement rapide et désespéré de griffes qui ne parviennent pas à gagner prise sur la tôle.

Je frappe chez Yeni et Sacha ; je leur explique que le chat semble être

tombé. Yeni me suit, nous descendons les neuf étages. Sur l'épais bitume derrière l'immeuble, parmi des déchets jetés par les fenêtres, j'aperçois un corps de chat, étendu sur le flanc. Le côté estropié de sa tête gît contre le sol, à l'abri du regard. Les yeux clos, les commissures des lèvres étirées en un masque anonyme. En me penchant pour passer la main dans sa fourrure, je sens une odeur d'excréments dans l'obscurité.

La salle de loisirs du septième étage est sale et poussiéreuse, dégarnie ; j'en ai obtenu les clefs. De mauvais gré, Sacha a accepté de me regarder, il manque de temps, il préfère désormais travailler avec Yeni. Je suis censée représenter un chameau. Je n'ose pas courir, je déambule lourdement, rougissante. Je lui demande de l'aide ; mon corps a besoin de reprendre confiance en lui.

Sacha refuse. Il se tient au centre, en dompteur. Je ne réussis rien de ce qu'il me propose. Je continue désespérément à trotter en rond, comme si cela avait un sens, je manque de tomber en avant. Il hausse les épaules. Je le sens méchant, sardonique. Il finit par glapir comme un petit chien hargneux, il se précipite sur moi et tente de me mordre la jambe, je bondis à la verticale. Plus tard, il prétend que c'était le seul moment amusant ; lorsque le chameau a sauté en l'air. « Tu aurais dû te voir, tu avais l'air complètement effrayée. »

Sur l'avenue Kalinine, les piétons sentaient le froid s'intensifier. Ils aperçurent alors une étrange procession de mariage qui, dans le couchant, se mouvait à pied vers le centre ville. Vêtue d'une robe jaunie au tissu vieillot, la jeune mariée, enceinte, n'arrivait pas à retenir les plis de sa jupe lourde et glissante, et trébuchait dans ses chaussures laquées blanches, craquelées et désuètes. Elle portait de petites fleurs blanches dans son épaisse chevelure ondulée, et la vivacité de son visage était celle à laquelle on reconnaît une étrangère. « Juive », se dit une passante avec satisfaction. En revanche, on entendit le prétendu marié vociférer dans un dialecte chevrotant, et à sa face ridée de vieillard, on ne pouvait pas s'y tromper, c'était un Tatar. Quelque chose de familier émanait de sa personne ; en le croisant, deux jeunes hommes se dirent convaincus de l'avoir rencontré tout récemment, chacun pour soi. Impression générale du cortège : un rien boiteux, tendance drame lyrique.

La procession tourna sur la rue Vorovskogo, pénétra dans une cour intérieure et se dirigea vers le fameux sous-sol.

Passé la porte, ivre et titubant, on descendit d'un pas mal assuré l'escalier raide. Le marié s'avança vers un grand homme à la barbe noire qui venait de sortir à pas lents d'une salle vivement éclairée, et dit d'une voix pleine d'émotion : « Anatoli Sergueïevitch. Nous fêtons un mariage. Vous êtes notre maître et nous souhaiterions que vous nous donniez votre bénédiction. » Par-dessous ses lourdes paupières, le maître contempla Sacha et dit, amusé : « Bien sûr que vous avez ma bénédiction. »